

Staritzky 7689 Stalag VII

1710

LE CANARD IMBARBELLÉ



Redaction et Administration: Baraque 19 - BATHORN

N° 45 - JUIN 1943

LETTRE A UN RELEVÉ

Mon cher Raymond,

Après en avoir tant envoyé, tu vas, toi aussi, recevoir cette lettre réglementaire du « gefang », ces deux feuilles de papier couché qui ont déjà contenu tant d'espairs et tant de désespoirs.

Donc, te voilà relevé et retourné à la vie heureuse, au sein de ta famille, au cœur de ta patrie. Tu as récupéré les vêtements qui t'ont refait la silhouette que tu avais toi-même oubliée, et ton départ me laisse arfreusement seul. Ce n'est pas en vain que, pendant de si nombreux mois, nous avons dormi côte à côte, mangé face à face, et tout mis en commun, nos vivres comme nos tristesses.

Je te sais gré, tout d'abord, d'avoir osé montrer toute ta joie lorsque tu as su que ton nom figurait sur la liste des relevés. Je te sais gré de m'avoir épargné les formules de circonstance, les « pour toi, ce sera pour la prochaine ». Tu n'as rien dit, et c'est déjà beaucoup. J'ai pu, sans agacement, participer à ton bonheur, y assister avec, malgré tout, au fond du cœur et bien que je m'en sois défendu, un petit pincement de jalousie et de dépit. Nous nous sommes promis, enfin, de réaliser, lorsque moi-même je retrouverai la France, tout ce magnifique programme que nous avons établi de concert. Nous faire connaître nos familles, nous retrouver pour de longues soirées, travailler ensemble, bref, reprendre, transposée et embellie, cette vie fraternelle qui fut ici la nôtre.

Et pourtant, dès le premier instant, j'ai senti entre nous une imperceptible cassure. En esprit, tu n'étais déjà plus un homme des barbelés, tu étais déjà passé de l'autre côté. Pour moi, malgré ta présence, ta silhouette s'estompait et, du coup, je me suis demandé ce qui allait subsister de notre camaraderie de trois ans. Serait-ce seulement une ou deux lettres écrites, dès le retour, dans l'euphorie ? Serait-ce seulement la visite promise à ma femme ? Ou bien, réellement, allais-tu demeurer fidèle dans la liberté ; allais-je te rester fidèle dans la captivité ? Notre camaraderie était-elle seulement camaraderie ou bien était-elle réellement amitié ? Notre camaraderie allait-elle résister à une épreuve plus redoutable que celle du malheur : celle du bonheur ?

Ceci, l'avenir lointain, seul le dira ; aucune protestation ne vaudra devant l'expérience qui nous attend à mon retour.

Mais il est une chose que tu peux faire, immédiatement, non pas pour moi seul, mais pour nous tous : c'est de remettre les choses au point en France. C'est de dire aux autres, aux indifférents, aux égoïstes, que nous ne connaissons pas la faim mais que nous avons faim, quand même, faim de la France et faim des nôtres.

Tu leur diras que nous mangeons du chocolat et des sardines à l'huile, mais que nous aspirons au pain sec, parce que nous voudrions n'être plus des « hommes des barbelés », mais seulement des hommes.

Tu leur diras aussi que nous ne devons pas être, pour eux, des fantômes que trois ans d'absence rendent vagues et flous, mais qu'ils doivent tenir compte de notre existence ; que, s'ils étaient tentés de nous oublier, au milieu de la vie presque normale qu'ils vivent, nous entendons, nous, affirmer notre présence.

Dis-le rudement, violemment même, autour de toi. Crie-le fort. Sous tes habits civils, tâche de garder l'âme « gefang ». Ne t'embourgeoise pas... du moins pas tout de suite. C'est à nous tous, et c'est à ton pays que tu rendras ainsi service, plus et mieux que si tu utilises tes dernières étiquettes et le montant de ton pécule à m'envoyer de somptueux colis.

LE CANARD.

Prix du numéro : 40 Pf.

Abonnement semestriel : 2,40 RM.

4° P 2207



Tenir bon!

Une fois encore, des camarades viennent de nous quitter pour retourner en France. Nous les avons regardés partir avec l'éclat fou du bonheur qui remplissait leurs yeux et, crânement, nous leur avons souri parce que nous les aimions et parce qu'on les rendait à la France. Mais une grande détresse était au fond de notre cœur. Avec eux, nous avions parfois oublié notre misère; leur départ, rudement, nous la rappelle, et nous sommes là, soudain accablés, écrasés d'une morne lassitude. Pourtant, nous nous sommes bientôt reproché cette faiblesse comme une faute. Nous avons pensé à vous, chers camarades des Kommandos, camarades qui peinez dans les usines ou dans les champs, nous avons pensé que « ceux qui restent » ont mieux à faire qu'à se consumer en lamentations stériles. Il faut tenir, tenir bon, et il faut préparer le retour. C'est là, la raison d'être de notre Centre d'Études. Au Camp comme dans les Kommandos, vous pouvez compter sur lui pour vous aider.

Comment? Certes, n'attendez pas de lui plus qu'il ne peut vous donner, et il ne peut vous donner grand'chose. Vos camarades du Centre d'Études travaillent au Camp chacun de leur côté. (Le « Recteur » joint à la culture des choses de l'esprit celle, plus réaliste, des plantes potagères et le rédacteur en chef du Canard rapiécé des pantalons), mais leurs loisirs, ils vous les consacrent, voilà tout.

Au Camp, sont organisées tout d'abord des conférences. Près de 150 ont été faites jusqu'à ce jour. Elles traitent des questions d'histoire, de philosophie, de littérature, de sciences ou d'arts; elles parlent de nos métiers; elles n'oublient pas la France, les provinces et la vie actuelle de notre pays. Elles essaient le plus possible de distraire en instruisant, et le succès du cycle actuel de la « Gaité française », donné avec une large participation du théâtre, prouve qu'elles n'y réussissent pas mal.

Il y a aussi des cours. Certes, ils sont moins nombreux et moins fréquentés que par le passé. La rareté croissante des professeurs occupés par ailleurs à d'autres travaux, l'instabilité d'un camp de passage, en sont la cause. Peut-être aussi le poids de ces trois années de captivité qui arrive à lasser même les volontés les meilleures. Nous avons encore cependant des cours d'allemand, d'histoire, de géographie, de théologie, de littérature, de mathématiques et des cours primaires: cours complémentaires et cours de préparation au certificat d'études, sans parler des leçons données à tel ou tel camarade à tous instants libres de la journée. C'est peu, évidemment, en regard des 25 heures de cours hebdoma-

naires de l'année dernière. Mais les conditions actuelles ne permettent pas autre chose.

Deux services d'information fonctionnent enfin au Centre d'Études. Ce sont les mardi et jeudi, le service d'informations nationales et professionnelles qui met à la disposition de tous « Journal Officiel », livres d'études, brochures et documents de toutes sortes que nous recevons de France et, les vendredi et samedi, les consultations du Conseiller juridique.

Mais tout ceci, direz-vous, c'est pour le Camp! Et les Kommandos? Ils ne sont pas oubliés. Nous vous le disons encore, tenez-vous au courant de ce que vous faites, demandez-nous des livres d'études, nous vous les enverrons. Ce qui ne veut pas dire que vous obtiendrez toujours satisfaction complète. Tout dépend de ce que nous avons, bien entendu, et nous ne sommes pas riches. Si vous préparez le Certificat d'études, et nous souhaitons que cette préparation se fasse dans le plus de Kommandos possible, dites-nous le. Nous vous enverrons les programmes et les conditions de l'examen, les manuels indispensables. Durant ces derniers mois, nous en avons envoyé à plus de 80 Kommandos. Nous vous aiderons à organiser des sessions d'examen et, s'il le faut, nous viendrons nous-mêmes faire passer ces examens avec vous. Nous demandons aux instituteurs et à tous les membres du corps enseignant de se signaler à nous afin que nous puissions garder le contact avec eux. Par ailleurs, la bibliothèque spéciale comprenant près de cinq cents livres de valeur nécessitant déjà une certaine culture préalable est dès maintenant à votre disposition. Demandez-en le catalogue et faites votre choix.

Demandez-nous, enfin, tels renseignements dont vous aurez besoin. Proposez-nous des sujets pour notre « Canard », envoyez-nous des articles. Toujours nous vous répondrons, toujours nous essaierons, dans la mesure de nos moyens, de vous rendre service.

Evidemment, tout cela n'est pas grand'chose. L'essentiel, ce à quoi vous pensez tous, il n'est pas en notre pouvoir de vous le donner et nous l'attendons tout comme vous. Tout de même, nous aurons essayé tous ensemble de faire en sorte que ce temps de captivité ne soit pas seulement du temps perdu, et ça, c'est quelque chose, c'est du courage et c'est une forme de la dignité. Dans maints Kommandos existe une vie intellectuelle active. Au travail donc, et rappelez-vous qu'au Camp des camarades pensent à vous et ne demandent qu'à vous aider.

L. C.

Camardes des Kommandos,
Collaborez au "Canard embarbelé" Ecrivez-nous vos idées et vos desirs par l'intermédiaire de votre Homme de Confiance.

Un coup d'oeil sur les premiers âges de la littérature allemande

Je sais la répugnance naturelle du Français à arracher son corps et son esprit à sa terre ensoleillée. Pourtant, je voudrais vous faire quitter le ciel serein des pays méditerranéens pour les brumes nordiques. Que vos esprits viennent un instant rejoindre vos corps exilés ! Car c'est un petit voyage à travers les longs siècles qui relie la Germanie primitive à l'Allemagne moderne que je vous propose aujourd'hui.

Les premiers siècles de la Germanie primitive sont enveloppés de ténèbres. En effet, les tribus qui vivent alors entre le Rhin, le Danube et la Vistule ne connaissent pas encore l'écriture, et ce que nous pouvons appeler leur littérature n'est qu'une simple tradition orale. Quelques bornes pourtant nous évitent de nous égarer dans notre marche incertaine au milieu des montagnes du Sud, coupées de vallées, ou des vastes plaines humides et froides du Nord, coupées de marécages et de forêts. Ce sont : les « Chants de l'Edda », recueils de poèmes et de légendes germaniques conservés presque sous leur forme originale par les Islandais, et le « chant d'Hildebrand », fragment d'épopée nationale des Germains. C'est là que nous pouvons découvrir l'âme germanique primitive, celle des Francs, des Burgondes, des Alamans, des Vandales, des Saxons, des Wisigoths, des Ostrogoths, de ces peuples dont vous avez tous le nom présent à la mémoire depuis vos premières études d'histoire. Dans ces documents, revit l'esprit guerrier des tribus de la Germanie, leur âme héroïque et rude. Le paradis germanique lui-même, le Walhalla, où préside Wotan (appelé aussi Odin), dieu de la guerre et souverain maître des dieux et des hommes, est peuplé de héros valeureux, servis par de jeunes divinités d'une parfaite beauté, couvertes d'armures étincelantes, les Walkyries ; ils coulent leurs jours dans de brillantes passes d'armes et leurs nuits dans de longs et plantureux festins, buvant l'hydromel dans le crâne de leurs victimes.

Ce monde à l'héroïsme indomptable et brutal s'élance à l'assaut du vieux monde romain. C'est l'époque des grandes migrations. Ce choc de deux civilisations domine tout le moyen âge. L'Empire romain s'écroule, mais de ses ruines fumantes monte un encens nouveau, celui de l'Eglise chrétienne. Du huitième au treizième siècle, l'Eglise, riche héritière de la civilisation gréco-latine, domine tout en Europe : politique, sciences, arts, littérature, instruction. Il y a un peuple chrétien avec sa langue : le latin, et son chef, le Pape, et ce peuple fait la guerre du onzième ou treizième siècle. Aux guerres des clans et aux guerres nationales succèdent les guerres de l'Europe chrétienne, les Croisades. Que peuvent les tribus germaniques, sans liens entre elles, et ayant chacune son idiome particulier, contre cette force jeune et organisée ? Charlemagne leur donne un instant une première cohésion, mais, à sa mort, l'Empire s'effrite et l'Allemagne va d'un commencement d'unité à un morcellement toujours croissant, où s'accroît l'esprit particulariste qui dominera jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Le génie germanique est d'abord refoulé, mais les Germains se convertissent au christianisme et se polissent au

contact de la civilisation romaine et chrétienne, ce qui se traduit, en littérature, par un double caractère des œuvres moyenâgeuses. Il y a d'abord la littérature chrétienne, employant le latin, véritable littérature européenne, puis la littérature nationale employant la langue du peuple que les lettrés négligent longtemps. La langue littéraire, la langue officielle reste le latin. Une lutte s'engage donc entre l'âme germanique et sa rivale et maîtresse, l'âme latine et chrétienne. C'est la rivalité des Papes et des Empereurs en politique, la rivalité des laïques et des clercs en littérature.

Du dixième au douzième siècle, la littérature nationale est surtout une simple tradition orale comme aux premiers siècles. Les « Spielleute », des jongleurs et des ménestrels, « vont de château en château, jouant d'un instrument, faisant des tours d'adresse, colportant les nouvelles, célébrant les héros du jour et les événements, les batailles, exploits et aventures de toutes sortes, cherchant à divertir leur auditoire et semant de traits plaisants, leurs récits » (Chuquet). C'est l'âme germanique qui refuse de se laisser étouffer et continue à vibrer dans cette poésie nationale qui se transmet de bouche en bouche, de génération en génération.

Mais la tradition écrite vient renforcer la tradition orale. Les deux forces rivales se mêlent peu à peu, exercent l'une sur l'autre une influence réciproque. Les œuvres chrétiennes en latin s'imprègnent de plus en plus de l'esprit germanique, et nous voyons apparaître des œuvres en langue allemande sur des sujets chrétiens germanisés. Au dixième siècle, par exemple, le « Waltharius », écrit en latin, est parcouru par le souffle de la vieille épopée germanique. On y sent la sève germanique couler dans les veines des personnages. C'est le vieil esprit des premiers siècles qui les anime, « le désir de gloire et de butin, l'amour des belles armes et des ornements en or, le dévouement pour le chef, la bravoure des guerriers ». Au neuvième siècle, deux « Messiaades » chantent la vie de Jésus en dialecte allemand. L'une écrite en saxon, « L'Heliand » ou « le Sauveur », fait du Christ un guerrier invincible, un roi de la terre, et de ses fidèles, ses compagnons d'armes. Le poète évite de dire à ses compatriotes que « le souffleté doit tendre l'autre joue et que Jésus entrant à Jérusalem était monté sur un âne ». Ce mélange n'est qu'une première étape vers une littérature vraiment germanique, polie par l'influence latine et chrétienne, qui se manifeste sous une triple forme : influence de la doctrine chrétienne, des Croisades et de la France. Le christianisme adoucit l'âme germanique, les Croisades font connaître le luxe de l'Orient, le merveilleux, la chaleur et la richesse d'image de la poésie orientale et porte à son apogée l'esprit chevaleresque dont la France offre alors un modèle brillant. Français et Allemands fraternisent pendant les Croisades et les clercs allemands se mettent à traduire les œuvres « welches » : les poèmes d'Isengrin, la « Chanson de Roland ».

(à suivre)

R. B.-S.

Le meilleur moyen de montrer que "Le Canard embarbelé" vous intéresse est de vous y abonner

Pour six mois: 2 RM 40 seulement!

Adressez vos abonnements à l'Homme de Confiance du Stalag

MOLIERE OU LA PASSION DU THEATRE

S'il est une destinée unique, une destinée « comique » pour prendre ce mot dans son sens premier; qui a rapport au théâtre, c'est bien celle de Molière. Il vécut et il ne vécut que pour le théâtre, pour la scène fumeuse, si faiblement illuminée par des lumignons, mais qui fut son éclatant univers. Les autres, dont les noms voisinent avec le sien dans les histoires littéraires furent de grands écrivains de théâtre, mais ils furent aussi autre chose: Corneille, génie verbal, fut Normand, père de famille, magistrat. Il fut celui qui laissa la littérature pour traduire « l'Imitation ». Racine fut, aristocratiquement, l'historiographe de Louis XIV. Le cygne de la Ferté-Milon trempa dans la politique et dans l'intrigue, tellement que certains détails de sa disgrâce et de son retour à Dieu sont chargés de mystère. L'un et l'autre vécut ailleurs que pour le mirage de la rampe. Molière, lui, fut un acteur qui, parce qu'il s'y sentait contraint et parce qu'il avait du génie, écrivit tout ce qui, aujourd'hui et toujours, tant que vivra l'esprit français, nous enchantera, nous fera rire et frémir.

Dès son enfance, avec son grand-père, il allait à la foire Saint-Germain ou au Pont-Neuf et se mêlait aux badauds, pour voir la parade des arracheurs de dents et Tabarin sur ses tréteaux. Déjà, en s'amusant des tours de ces comédiens de plein air, il sentait s'éveiller en lui le goût du théâtre.

De la boutique étroite de son père, Maître Poquelin, tapissier ordinaire du Roi, il apprenait à connaître la vie animée du centre de Paris. Dès le matin, il voyait les carrosses de la Cour et ceux de ces Messieurs du Parlement qui s'accrochaient au milieu des invectives. Les porteurs d'eau, les marchandes de harengs frais punctuaient de leurs cris le brouhaha. C'était déjà cette comédie aux cent actes divers dont Paris est le théâtre. Le bourgeois gentilhomme tentait de se faire reconnaître de la Précieuse, coquette derrière les rideaux de sa voiture. Le médecin, M. Purgon, les armes de sa profession à la main, se hâtait vers ses pratiques. Jusqu'à ce faquin de Sganarelle qui, pour gagner quelques sols et humer un pot, se hasardait jusque là, chargé d'un faix de ramée coupée dans les bois proches de la ville. C'est au milieu d'un incessant spectacle qu'est né, c'est dans une populaire comédie que se sont écoulées les premières années de cet enfant que le théâtre semblait avoir marqué dès son berceau et que la mort prit, à la scène, en costume d'égotant, déjà livide sous son fard.

La période la plus pittoresque de la vie de Molière se situe dans les douze années mouvementées qu'il passe en province, avec une troupe de comédiens ambulants. Théophile Gautier, dans « le Capitaine Fracasse », donne une description puissante et colorée de ce qu'ont dû être les

premières années de théâtre de Molière. Ils jouaient, devant manants et seigneurs, quelque bonne farce réjouissante avec force bastonnades, coups de pied au cul et chutes ridicules, qui fascinait les enfants, éberluait les paysans et les bourgeois des petites villes, distrayait les nobles et attirait autour d'eux la bande de ces galantins qui toujours voletèrent autour de ces comédiennes comme papillons autour de la chandelle.

Pendant vingt-huit ans, du tréteau de ses débuts à la scène où il mourut, Molière puisera à pleines mains dans ce trésor qu'est la vie. La vie, il y mord à pleines dents. Il s'affaire, alternant les genres, faisant succéder à la farce la comédie de mœurs et, à la comédie de mœurs, la haute comédie de caractères. Il s'enchantait, et il enchantait les autres, tous les autres, du peuple au roi Louis, allant de la fantaisie populaire de la « Commedia dell'arte » où s'affairent Scapins et Lisettes, aux sommets du « Misanthrope » et de « L'Avare ».

Molière fait rire dans ses farces qui sont d'une bouffonnerie plantureuse. Ce sont histoires de maris trompés ou d'ivrognes moqueurs, coups de bâtons, soufflets libéralement distribués, baisers qui se trompent d'adresse, poursuite d'un personnage à travers la salle, de la scène au poulailler, par une cohorte d'apothicaires en longues robes et en bonnets pointus, qui le menacent de pléthoriques lavements.

Dans les comédies de mœurs, Molière peint d'après nature. Il tourne en ridicule les travers de son temps, de ses contemporains. Ce faisant, il crée de vives comédies « à la Pagnol ». Elles s'intitulent: « Les Précieuses ridicules », « Le Bourgeois gentilhomme », « Les Femmes savantes »... où il ridiculise les médecins du siècle, ignorants et orgueilleux, les bourgeois parvenus, les femmes du monde ridicules, les demi-savants, arrivistes et gaffeurs.

Molière, dans la comédie de caractères, se hausse à la peinture des grandes passions humaines et élève ainsi la comédie à la plus grande hauteur qu'elle puisse atteindre. Et c'est « Tartuffe », « Le Misanthrope », « L'Avare ». « L'Avare » est une grandeur unique dans le théâtre de Molière. Harpagon nous y apparaît, dans sa passion de l'or, non seulement ridicule, mais effrayant.

Tous ces personnages manifestent la vie, toute la vie, cette vie faite de gaîté, de comique, mais aussi de tristesse. C'est le cœur de Molière qui mène ses comédies. C'est son cœur, le cœur d'un homme qui vit comme les autres, plus intensément que les autres, c'est son cœur, pantelant, frémissant, sa passion, ses passions qu'il jette en pâture aux spectateurs des loges ou du parterre. H. M.

BEAUMARCHAIS OU L'ART D'ÉCHAPPER

Beaumarchais est l'homme de deux pièces et de spirituels et violents « mémoires à consulter » écrits par lui à l'occasion d'un retentissant et scandaleux procès. « Le Barbier de Séville » et « Le Mariage de Figaro » sont deux chefs-d'œuvre de vie pétillante, mais son véritable chef-d'œuvre, son vrai chef-d'œuvre, c'est sa vie, une vie en forme de montagnes russes, une vie à l'image de cette époque emphatique et frivole, pleine d'idées généreuses et d'égoïsme forcené, où les traitants achèvent de ruiner le plus riche pays du monde tandis que ce bon bourgeois de Louis XVI ignore des serrures sous la conduite de l'artisan Gamain.

A vingt ans, Pierre Caron, horloger, fils d'un maître horloger de la rue Saint-Denis, construit, à l'établi familial, une montre pourvue d'un nouveau système d'échappement et la présente à Louis XV vieillissant.

L'échappement... Ce sera la vie même de Beaumarchais. Ce diable d'homme échappera à tout, à l'échec comme au succès, à la roture ou à l'infamie; il échappera même à la guillotine.

Un mariage riche en fait Pierre Caron de Beaumarchais, professeur de harpe des filles de France, émissaire secret de Louis XVI en Angleterre et en Autriche. Un financier

lui apprend le maniement du crédit et le confirme dans son goût de l'or. Il échappe à la finance et aux missions délicates en écrivant des comédies larmoyantes — où l'on s'ennuie surtout — « Eugénie » et « Les Deux Amis ». On le siffle. Il échappe alors à l'insuccès par un procès où il tente d'acheter ses juges et il y réussit presque. Il est déshonoré, privé de ses droits civiques et s'échappe encore. Cette fois, c'est par un triomphe: celui du « Barbier de Séville » où il campe le personnage de Figaro, héritier du fabliau, intrigant bon à tout faire, type du plébéien qui flairait et annonce la Révolution.

Dans « le Barbier », la noblesse toutefois est encore ménagée. Les vilains rôles sont ceux de bourgeois cupides ou salaces.

La gaîté de Beaumarchais, ce n'est pas l'humour anglais, toujours maître de lui, ce n'est pas le rire à franche lippée des kermesses de Teniers, c'est une joie chargée d'une part d'amertume, c'est un sourire en coin, un peu crispé parfois parce que la vie n'est pas aussi jolie qu'elle n'en a l'air; c'est un sourire sans hargne, mais sans illusions. Sa gaîté, c'est celle de Figaro lorsqu'il dit: Je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

A ce succès, Beaumarchais échappera par l'intrigue. Le voici armateur, millionnaire, chargé par Louis XVI de distribuer un million aux insurgés d'Amérique. Le voici encore fondateur de la Société des Gens de Lettres que, plus tard, Balzac reprendra. Le voici enfin éditeur. A Kehl, il fait imprimer les « Œuvres » complètes de Voltaire en soixante-dix superbes volumes. Aux affaires, aux entreprises généreuses ou non, nouvel échappement avec « Le Mariage de Figaro » dont Louis XVI dira : « Cette pièce ne sera jamais jouée, à moins qu'on ne détruise la Bastille!! »

Pauvre roi! « Le Mariage » fut joué et la Bastille détruite! Là, Beaumarchais s'attaque ouvertement à cette noblesse galonnée, qui a oublié ses devoirs, à la Cour que lustre la futilité d'un Pomponne ou d'une Polignac. Et il mord dur... si dur que certains comprennent que la Révolution est en route... L'Affaire du Collier et « le Mariage de Figaro », voici, pour ceux qui demeurent lucides, l'annonce de la Révolution.

Le Mariage... gaité de mots, gaité de situations, pièce compliquée qui porte en germes tout le théâtre moderne, du Musset gamin des « Proverbes » aux thèses sociales de Brieux, du mélodrame d'Ennery aux vaudevilles « à tiroirs » du Palais-Royal.

« Le Mariage » est de 1784. Cinq ans plus tard, la foule des Figaro se ruait à Versailles et abattait le trône. Les années rouges trouvent notre homme dans une étrange position: agent du Comité du Salut public et porté sur la liste des suspects. Il a beau donner des gages en écrivant une terne « Mère coupable » où réapparaissent, vieillies, Figaro, Rosine et Almaviva, il voit ses biens confisqués. Il se réfugie à Hambourg, d'où il ne partira qu'en 1796.

Il mourra, d'apoplexie, en 1799, mais pour l'esprit français, il était mort depuis 1784, dans la gracieuse explosion du mariage.
M. B.

Courrier du Conseiller juridique

LA RECONNAISSANCE DES ENFANTS NATURELS

Notre camarade Olivier de Charon, conseiller juridique du VI/C, avait entrepris, sous cette rubrique, de vous donner une série d'avis pratiques. Ce dernier ayant bénéficié de la relève de par sa situation de famille, j'ai été chargé d'en assurer la rédaction; aussi je m'efforcerais de suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Dans le dernier numéro, il vous avait donné quelques notions et conseils à propos du mandat et des procurations; maintenant que vous êtes munis de ces quelques éléments, il m'est possible de vous entretenir des actes essentiels qui peuvent être l'objet de vos procurations éventuelles: reconnaissance d'enfant naturel, légitimation, etc.

La reconnaissance des enfants naturels; c'est l'acte par lequel une personne fait l'aveu de paternité ou de maternité à l'égard d'un enfant né en dehors du mariage. Cette reconnaissance résulte, soit de l'acte de naissance, soit d'un acte séparé. Dans le cas où l'enfant est reconnu dans l'acte de naissance, la reconnaissance crée une situation juridique dans laquelle le père ou la mère admet l'enfant au bénéfice des droits inhérents à la filiation naturelle. Dans le cas où l'enfant est reconnu dans un acte séparé, elle s'analyse en un aveu de paternité ou de maternité. C'est celle que nous envisagerons. Considérée comme un aveu, la reconnaissance a un caractère « éminemment personnel ». Elle ne peut émaner que du père ou de la mère. Toute autre personne, tel un parent ou tuteur, est, à cet égard, sans qualité et chacun des parents de l'enfant ne peut faire la reconnaissance que pour lui et non pour l'autre. (A noter que l'indication du nom de la mère dans l'acte de naissance ne vaut pas reconnaissance.) En outre, après la mort du père naturel ou de la mère naturelle, ses héritiers ne peuvent reconnaître l'enfant. Il reste, bien entendu, aux parents la possibilité de reconnaître l'enfant en même temps ou séparément, mais toujours la reconnaissance faite par chacun d'eux lui est « personnelle ». Comme il s'agit d'établir, par un aveu, la preuve de la filiation naturelle, la capacité juridique requise n'est pas une capacité juridique, mais l'aptitude à donner un consentement valable. Il suffit que la volonté de l'auteur de la reconnaissance soit consciente et libre, que sa déclaration concorde avec

la réalité. Bref, la qualité que l'on exige de la reconnaissance: c'est sa sincérité. Donc une reconnaissance peut être faite par un mineur, même non émancipé, sans l'intervention de son tuteur, de son curateur, par un prodigue ou un faible d'esprit. De plus, on a toujours admis qu'elle pouvait être faite par une femme sans autorisation. En conséquence, rien ne s'oppose à ce que la reconnaissance puisse être faite par l'intermédiaire d'un mandataire, il suffit pour ce dernier, d'être porteur d'une procuration spéciale et authentique. Les écrits dressés en vue d'être utilisés comme preuve sont de deux sortes: les actes sous « seing privé » et les actes authentiques ou actes publics. Les premiers sont ceux que les parties dressent, elles-mêmes, en leur propre nom, les seconds sont ceux qui sont dressés par un officier public dans l'exercice de ses fonctions: maire, notaire...

Mais si la procuration donnée à l'effet de reconnaître un enfant naturel, doit être authentique, des mesures spéciales sont prévues au profit des prisonniers. Car, depuis longtemps, des dispositions légales, une jurisprudence constante ainsi que la Chancellerie ont accordé le caractère authentique aux actes établis par des officiers, des sous-officiers habilités à cet effet et, du reste, placés sur la même ligne que les autorités diplomatiques et consulaires.

Pour donner une conclusion pratique: tout prisonnier, à tout moment de sa captivité, a la possibilité de reconnaître un ou des enfants naturels, à condition:

- 1) de rédiger une lettre indiquant son désir formel de reconnaître l'enfant ou les enfants;
- 2) d'envoyer cette lettre à l'Homme de Confiance du Stalag (Conseil juridique) qui rédigera un acte de procuration sur le vu de cette lettre et de l'acte de naissance;
- 3) La procuration rédigée lui sera adressée, il la signera et la retournera à l'Homme de Confiance qui la fera parvenir au service intéressé. (à suivre)
J. S.

CAMARADES!

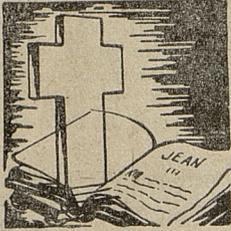
Songez aux misères des autres!

l'Œuvre d'Assistance a besoin de vous ...

Souscrivez régulièrement et généreusement.

LA VIE RELIGIEUSE

BILLET DE L'AUMONIER PROTESTANT



ADULTES
NOUVEAU-
NÉS

Il n'est pas dans mon intention de vous raconter aujourd'hui une histoire de fous, mais de faire allusion aux effets immédiats de la première Pentecôte chrétienne dont je vous ai rappelé l'historicité, dans le message spécial que chacun d'entre vous, amis protestants, a dû recevoir.

Le titre de ce billet vous fait sourire et peut-être, sans le savoir, avez-vous sur les lèvres la question que Nicodème, l'un des principaux des juifs, posa à Jésus: « Comment peut-on naître une seconde fois ? » Ne vous étonnez pas si vous recevez une réponse semblable à celle qu'a donnée Jésus: « A moins de naître d'eau et d'esprit, personne ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né d'esprit est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. »

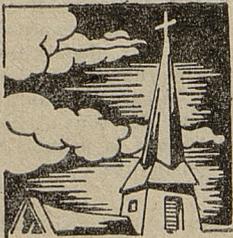
Cette nouvelle naissance, les apôtres l'ont connue, lorsque, tout braves pêcheurs qu'ils étaient, ils ont reçu sous la forme de l'Esprit, le signe de leur apostolat, leur mission de pêcheurs d'hommes. Ils firent passer au second plan de leurs préoccupations ce qui avait été jusqu'à leur vocation, le souci quotidien et plus important que tout, de gagner leur vie. Fidèles au commandement du Christ: « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice, ils partirent à la conquête du monde au nom de Jésus et pour la gloire de Dieu. »

Pour eux, les choses vieilles étaient passées, toutes choses étaient devenues nouvelles, non seulement dans la vie matérielle, mais aussi dans la vie spirituelle. Ce qui avait été chez eux un obstacle à leur complet épanouissement, avait

disparu. Mortes, la lâcheté et la violence de Pierre, qui avait renié son Maître et coupé l'oreille du serviteur du grand-prêtre lors de l'arrestation de Jésus. Mortes, l'ambition et la colère de Jacques et de Jean, les « fils du tonnerre », qui avaient désiré être assis, l'un à droite du Seigneur, l'autre à sa gauche, dans son Royaume et qui avaient voulu faire descendre le feu du ciel sur des Samaritains inhospitaliers. Morte, chez André, Jacques et Jean, préoccupés de savoir quels signes annonceraient la fin des temps, la soif de connaître l'avenir; mort, le sentiment d'insuffisance de Philippe qui doutait de pouvoir nourrir une foule de cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Morte, la jalousie de tous les disciples avides de connaître qui était le plus grand d'entre eux, morte leur incompréhension des souffrances du Messie. Morts à eux-mêmes, les apôtres le furent quand ils commencèrent une vie nouvelle inspirée de l'Esprit-Saint. Parce qu'ils ont maintenant une nouvelle puissance qui enrichit leur esprit et les purifie de leurs péchés, parce qu'ils n'ont pas acquis cette puissance par leur volonté, mais qu'ils l'ont reçue pour affermir leurs bonnes dispositions, ils partent, sans hésiter, au nord, au sud, à travers les mers, jusqu'à la capitale du monde, Rome, célèbre par son paganisme.

Rien ne peut désormais les séparer de l'amour du Christ: persécutés, ils ne faiblissent pas; lapidés, ils pardonnent; à l'agonie, ils voient leur Roi leur ouvrir son royaume; ils prêchent une seule foi, la foi au Christ vivant, ils proposent une seule Loi: celle du Christ vivant; ils annoncent un seul Roi: le Christ vivant. Leur message passera de relais en relais; aux apôtres de Jésus succèdent leurs disciples; les années, les siècles passent. Le chaîne n'est pas rompue. Les missionnaires d'aujourd'hui la continuent. Christ vit toujours. Non! le feu de la Pentecôte, il faut le répéter, n'est pas né de l'enthousiasme, ni d'un changement d'humeur, et malgré toutes les ruses qu'emploient les hommes pour l'éteindre, il brûle encore. Qui, d'entre vous, se laissera brûler? Que celui-là demande d'abord à l'Esprit Saint de consumer en lui toute impureté: il pourra ensuite propager le saint incendie.

VOTRE PASTEUR.



LA PAROISSE CATHOLIQUE

LA VIE
RELIGIEUSE
AU CAMP
PENDANT
LE MOIS DE MAI

LE MOIS DE MAI AU CAMP. — Il a été marqué par la récitation quotidienne du chapelet le soir à 8 h. 30. Lorsque la journée avait été chaude, l'atmosphère de notre petite chapelle rappelait, par contraste, la fraîcheur de nos églises de France. La ferveur de la prière n'y perdait cependant rien. A tant d'égards, ce mois de mai aura été bon.

LA FETE DE L'ASCENSION. — Bien que ce fût un jour de travail, nous avons trouvé le moyen de continuer la tradition de chez nous où l'Ascension est fête d'obligation. La grand-messe fut célébrée, le soir à 7 heures après le retour de toutes les corvées, et la salle de théâtre se trouva pleine pour l'office religieux, malgré le départ, deux jours auparavant, de 171 rapatriés: sanitaires et bénéficiaires de la relève... heureux gagnants de la loterie.

ILS SONT PARTIS... Pas sur la barque légère, car il ne s'agit pas de bateaux. Ils sont partis vers la France, en un voyage que nous osons espérer bref, l'abbé Chataing, de la Loire, et le P. Lourdez, des Missions étrangères de Paris, tous deux sanitaires. Nous leur avons dit: « Au revoir! A bientôt! »

AVIS AUX AUMONIERES. — Par suite des récentes décisions astreignant tous les Aumôniers au travail, il peut se faire que le service religieux subisse de-ci, de-là, des perturbations. On peut toujours les signaler au service de la Betreuung, camp de Bathorn. En attendant, faire pour le mieux. On voudra bien excuser cette consigne banale. Il n'en est pas d'autre pour le moment et elle a du moins l'avantage de laisser un vaste champ aux initiatives individuelles.

SUJET D'ETUDES RELIGIEUSES. — Quel est le plus grand des commandements? A cette question, Jésus répond: « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. » Amour du prochain et amour de Dieu sont donc mis sur le même plan. Celui-ci ne va pas sans celui-là.

Remarquez:

1) Qu'il ne s'agit pas là d'un conseil, mais d'un ordre... « Mon commandement à moi est que vous vous aimiez les uns les autres. » Le jeune homme riche était invité à se dépouiller de tout s'il voulait être parfait. A cela il n'était pas tenu, il pouvait se dérober à un conseil. Il n'en va pas de même de la charité envers le prochain: c'est un ordre et même le seul ordre, semble-t-il, que le Christ veuille nous imposer: « Mon commandement à moi... »

2) L'amour du prochain est tellement essentiel qu'il doit suffire à discerner le chrétien. « On vous reconnaîtra à ce signe que vous vous aimez les uns les autres. » Donc, avant l'assistance aux offices de l'Eglise, avant tout exercice de piété, avant même le signe de la croix, ce qui permet de distinguer un chrétien, c'est le signe de la bonté sur sa vie.

3) Dans l'ordre de dignité, Dieu sans doute passe avant le prochain. Mais dans l'ordre chronologique, le service du prochain passe avant le service de Dieu. Autrement, la parabole du bon Samaritain n'aurait plus de sens. Le prêtre et le lévite sont les vrais adorateurs de Dieu, mais parce qu'ils n'ont pas pitié du blessé étendu sur la route de Jérusalem à Jéricho, ils tiennent dans la parabole des rôles odieux et c'est le Samaritain qui a toutes les sympathies parce qu'il a eu pitié.

4) C'est sur le Commandement de la Charité que Dieu nous jugera. Relisez dans l'Evangile l'annonce du Jugement et vous verrez que tout se passe comme si Dieu voulait n'attacher de prix qu'à la bonté. « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger... j'étais prisonnier, et vous m'avez visité, etc... » Les autres commandements sans doute ne sont pas à négliger, mais celui-ci est bien essentiel.

L'AUMONIER.



Communications de l'Homme de Confiance

I. — Ci-dessous, extrait d'une lettre adressée à la C.R.B. par le Président de l'Office des Pensions d'Invalidité de Bruxelles :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'outre les documents établis habituellement en cas de décès, d'accident ou de maladie d'un prisonnier de guerre: acte de décès, feuilles de clinique, extraits des registres étiologiques, ou statistiques, il y a lieu soit de faire ressortir dans ces documents, soit d'établir un rapport séparé précisant la cause et les circonstances du décès, l'accident ou la maladie et le service.

« Les documents médicaux provenant des camps de prisonniers sont, en général, bien établis, sauf en ce qui concerne la circonstance du décès, de l'accident ou de la maladie et leur relation avec le service. »

La C.R.B. me prie de vouloir bien attirer sur ce dernier point l'attention des prisonniers de guerre invités à établir des attestations destinées à être jointes à des demandes de pension d'invalidité.

II. — Des camarades m'adressent, pour être transmises en Belgique, des demandes de libération.

Voici, à cet égard, quelques indications données par la C.R.B. :

« Sont seules prises en considération par l'Autorité Allemande, les demandes de libération introduites en faveur des militaires ayant appartenu au S. S. de l'Armée Belge, au cours de la campagne 1940, et des P.G. malades, reconnus rapatriables par les médecins des camps. L'Autorité Allemande décide souverainement de la libération des P.G., qu'ils appartiennent à la catégorie des malades ou à celle des sanitaires.

« Il n'existe aucune réglementation spéciale en ce qui concerne la libération des P.G. d'origine flamande ou wallonne.

« Les Autorités Allemandes en Belgique admettent uniquement la transmission de documents prouvant que l'intéressé est né dans une province flamande, de père et mère flamands.

« Les cas non prévus ci-dessus, qui paraissent très intéressants, font néanmoins l'objet d'un rapport spécial au Commandant militaire de la Belgique et du Nord de la France.

III. — Reconnaissance de la qualité de « Sanitaires ».

Un formulaire doit être rempli par le P.G. ou sa famille.

La C.R.B. fait le nécessaire pour se procurer les certificats à délivrer par le médecin et par la Gendarmerie. Pour faciliter sa mission, il importe de lui faire connaître exactement le nom et le grade (éventuellement l'adresse) du médecin sous les ordres duquel le « sanitaire » a servi au cours de la campagne de 1940.

La C.R.B. soumet périodiquement (deux ou trois fois par mois) à l'Autorité Allemande, la liste des P.G. auxquels la qualité de « sanitaire » peut être reconnue.

La qualité de « sanitaire » n'accorde pas ipso facto, à celui qui la possède, le droit au rapatriement.

L'Autorité Allemande décide souverainement et désigne nominativement ceux qui peuvent être libérés.

IV. — L'Homme de Confiance à la Poste-Colis à Neuenhaus me prie de signaler aux Hommes de Confiance des Kommandos qu'ils doivent lui renvoyer les cartes (Modèle IV bis) accompagnant les envois des colis nationaux et qu'il leur est, au surplus, interdit de faire, sur ces cartes, une mention manuscrite quelle qu'elle soit.

LE « GOUTER MATRIMONIAL » D'ECAUSSINES-LALAING

Pentecôte! A qui cette fête ne rappelle-t-elle pas, au moins de nom, le célèbre « Gouter Matrimonial » d'Ecaussines? Combien de Belges, d'étrangers même, cette manifestation folklorique, peut-être l'une des plus connues et des plus originales de notre pays, a-t-elle amenés dans la riante commune d'Ecaussines-Lalaing! Combien de tendres et doux souvenirs a laissé cette « Foire aux mariages » dans la mémoire de jeunes gens et jeunes filles! Peut-être certains d'entre nous ne connaissent malheureusement le « Gouter Matrimonial » d'Ecaussines que pour en avoir entendu parler, peut-être n'ont-ils jamais eu l'occasion d'y assister? Essayons donc de les convaincre d'y venir l'an prochain!...

Le lundi de la Pentecôte, Ecaussines en entier est en branle-bas. Partout et de grand matin, guirlandes, calicots, fanfares souhaitent la bienvenue aux étrangers. Vers dix heures: signature du livre d'or par les vieux célibataires, aspirants au mariage, et cela sous l'œil bienveillant d'une toujours jolie présidente. (Après la signature, et avant si vous le voulez et savez-vous y prendre, vous avez le droit d'embrasser la présidente, fraternellement évidemment!...) Entre temps, messieurs, bière de qualité à discrétion et à bon prix dans les nombreux cafés de la commune. A quatorze heures, réception des invités à la gare d'Ecaussines-Carrières: ils seront conduits en cortège accompagné de musique sur la place d'Ecaussines-Lalaing, emplacement du goûter. -- Dislocation.

Et voilà, chers camarades, le moment pathétique. N'hésitez pas, ne perdez pas de temps, les jolies célibataires et les Ecaussinoises ne sont pas bien farouches!

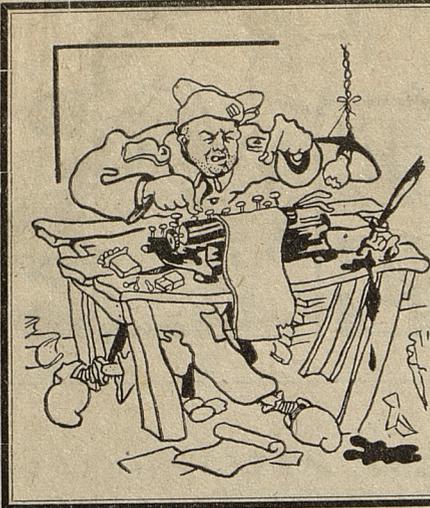
— Votre choix est fait, on s'entend bien, on est d'accord? Le vieux château-fort vous invite, vous y verrez de petites merveilles. -- On se connaît un peu mieux? -- Le château des Comtes vous attend. Son parc magnifique, ses allées touffues, ses hautes herbes sont très hospitalières, et surtout, ses murs n'ont pas d'oreilles! -- Tout va bien, on se comprend? -- Le « Tunnel des Amoureux » n'est pas loin, mais faites « gaffe », il y fait très sombre et souvent glissant. Je ne continuerai pas, c'est inutile, n'est-ce pas, les autres jolis nids vous les trouverez très bien sans moi!...

Vers cinq heures, si le cœur vous en dit, goûtez en plein air sur la grand-place, vous emporterez une tasse en souvenir... Partout les orchestres à la danse vous invitent, et les tangos sont à l'honneur...

Vous ai-je convaincus, chers amis? Je l'espère! Puis-je vous dire aussi pour terminer en vous encourageant un brin: « Les mariages conclus à Ecaussines le lundi de la Pentecôte ne ratent jamais (...ils furent tous heureux et eurent beaucoup d'enfants...) ».

Alors, c'est d'accord, je compte sur vous tous pour l'an prochain!

Adj. C.S.L.R. Georges VISSE.



Courrier

de

l'Homme de Confiance

Français

Liste des P.G. du Stalag VI/C reconnus sanitaires par les autorités françaises et pour lesquels une attestation a été établie et transmise à l'O.K.W., Paris: Guedo André, Meylieu Jacques, Priolio Charles, Delbos René, Hauser Roger, Grimaud Maxime, Medaulé René, Corduries Gaston, Plateaux Lucien, Rey Germain, Ramon Joseph, Varingot Jean, Boulicaud Camille, Beugue Adrien, 263-VI/G, Sarfatti Arraam, 16.631, Maurech Charles, 8.676, Senente Roger, 12.388, Héral Robert, 13.701, Taillis René, 43.178, Moulin Gervais, n° 22.161, Clerc André, n° 24.487, Vorbe Adrien, n° 1.231, Humeau Gustave, 8.520, Rouillet Henri, 14.465, Dumas Martial, 10.165, Prévost Henri, 27.893, Ollier Marc, 3.431-VI/J, Brice André, 19.080-VI/B, Malamaire Julien, 8.986, Chevallier Maurice, 16.959, Miraillet Lucien, 105.114-XVII/A, Detoc René, 17.000, Boccaccio Pierre, 16.720, Liaunet Gérard, 2.217, Sollègre Adolphe, 60.426-II/A, Roiret Marie-Antoine, 5.774-VI/G, Lesage Moïse, 18.807, Ciardi Robert, 1.752, Cheillan Raymond, 34.995-VI/F, Naveau Fernand, 8.907, Malville Louis, 4.865, Béziade Bernard, 33.126, Andral Joseph, 10.752, Rostaing Albert, 18.021, Leveau Gustave, 479, Rycroet Jean, 8.798, Fichelle Fernand, 13.882, Queniat Cornil, 18.007, Marcel Robert, 4.585-VI/J, Vaillendet Jules, 14.528, Hibernie Roger, 3.057, Delavande Georges, 24.514, Etcheverry Albert, 14.518, Cassagne Louis, 23.488, Bianchi Joseph, 16.816, de Dessres de Mesples Olivier, 15.174, Brochard Paul, Prella Charles, Dufлот André, Wantz Jules, Cassaigne Louis, Brady Emile, Camboulines Pierre, Champomier Antoine, Mondin Gustave, Portet Gaston, Brethes Irénée (René?). Certains des doubles des listes qui m'ont été adressées ne comportent pas de matricules. L'orthographe des noms pouvant être incorrecte, je décline toute responsabilité à ce sujet. Les intéressés ne devront pas oublier qu'ils sont reconnus sanitaires par les autorités françaises seulement.

Nécessiteux du Rhône

Les Hommes de Confiance des « Kommandos » voudront bien me faire connaître le plus rapidement possible s'ils ont avec eux des camarades nécessiteux ou sans famille résidant dans le département du Rhône. Ils me fourniront toutes indications utiles: nom, prénom, matricule, date et lieu de naissance, adresse à la mobilisation, etc.

Expédition des vivres de la Croix-Rouge

Kreis Osnabrück (Kreis-Offizier) 13° tour: le 28. 4. 43; expédition de biscuits: Kreis Bersenbruck, Meppen, 11. 5. 43; Kreis Osnabrück, 12. 5. 43; Kreis Aschendorf, Bentheim, Wittlage, Melle, Lingen, 15. 5. 43.

Kreis Aschendorf (13° tour) 19. 5. 43; Kreis Meppen (13° tour) 19. 5. 43; Kreis Bersenbruck (13° tour) 26. 5. 43; Kreis Wittlage (13° tour) 26. 5. 43.

Expédition de biscuits: 3. 6. 43; Kreis Lingen (13° tour) 26. 5. 43 et 7. 6. 43; Hôpitaux (13° tour) 7. 6. 43.

ŒUVRE FRANÇAISE D'ASSISTANCE

Au cours de la réunion du Comité du 1^{er} juin, il fallut d'abord procéder au remplacement de Gerspacher, récemment rapatrié. A l'unanimité, le sergent-chef Raymond Gay fut élu.

29 nouvelles demandes d'assistance étaient présentées. Il a été accordé:

- 7 secours de 1.200 francs
- 6 secours de 1.000 francs
- 12 secours de 600 francs
- 4 demandes de secours n'ont pas été retenues.

En outre, ont été renouvelés:

- 8 secours de 1.200 francs
- 5 secours de 1.000 francs.
- Total des sommes attribuées: 36.200 francs.

Etat de la caisse au 14 juin 1943

Total des sommes collectées	351.590, 80
Total des sommes attribuées	348.140, —
En caisse.....	3.450, 80

Communications diverses

I. — Désormais, les dons de l'Oflag VIA qui parraine notre œuvre, nous seront adressés directement, ce qui simplifiera notre comptabilité; déjà, pour le mois de mai, nous avons reçu 500 RM., soit 10.000 francs.

En passant, signalons que l'Oflag parraine six caisses analogues à la nôtre; bien que nous ne soyons plus en contact avec eux, nos officiers ne nous oublient pas. En de telles circonstances, la sollicitude qu'ils manifestent à l'égard de nos nécessiteux ne peut manquer de resserrer encore les liens qui nous unissent à eux.

II. — Les Hommes de Confiance des Kommandos ne doivent pas hésiter à nous signaler les cas nécessiteux qu'ils pourraient connaître, même si des considérations d'amour-propre empêchaient les P.G. intéressés de faire des demandes à notre Œuvre.

III. — Il est rappelé qu'une partie seulement des archives de la Caisse du VIB nous a été transmise. En conséquence, nous avons demandé à plusieurs reprises aux nécessiteux de l'ex-VIB de se faire connaître. Certains nous écrivent encore sur un ton plein d'amertume des billets de ce genre: « La caisse du VIB envoyait des secours à notre famille; celle du VIC ne fait rien... » A qui la faute? Lisez le journal du camp! Tenez compte de nos recommandations. Nous sommes prêts à examiner tous les cas avec une bienveillance proportionnelle au montant des sommes versées, mais encore faut-il qu'ils nous soient soumis.

Lorsque vous écrivez à l'Homme de Confiance du Stalag,
traitez une seule question par feuille. Cela facilitera le travail. Merci!

RADIO STALAG



AU REVOIR, AMIS !

Un nouveau contingent de nos camarades, rapatriés au titre de la « Relève », nous a quittés, le 1^{er} juin. C'est, sans doute, le plus important de tous ceux qu'a eu à fournir, jusqu'ici, le Stalag VI C.

Au total, il y a eu cent soixante et onze heureux que nous avons vus partir, joyeux d'assister à leur joie, tristes, aussi, de voir se relâcher tant de liens d'affectueuse amitié.

Ce contingent était constitué, partie de camarades venus des Kommandos, partie de « sanitaires » reconnus par les autorités allemandes, partie par des pères de famille âgés.

Au nombre des partants, figuraient quelques-uns des animateurs les plus intrépides de la troupe théâtrale itinérante, de cette troupe que le camion de la Croix-Rouge mène, chaque samedi et chaque dimanche, de Kommando en Kommando.

C'est ainsi que nous avons perdu Jacques Bonnehon, qui assumait la lourde charge de directeur du théâtre, Bonnehon qui, par sa compétence, sa patience et sa ténacité, avait su obtenir de magnifiques résultats.

Parti aussi Félix Schalikoff, acteur-auteur, qui nous avait donné plusieurs pièces excellentes et qui, sur scène, faisait merveille, assumant avec un égal bonheur les emplois les plus divers.

Partis encore François Sabrié, acteur au sur métier ; Moussou qui, tard venu dans la troupe, en était une agréable vedette féminine ; Rolland, chef d'orchestre et... homme d'orchestre.

Le Cercle d'Etudes perd, lui, en la personne d'Olivier de Charon, le Conseiller juridique dont la compétence a rendu à nos camarades du Camp et des Kommandos d'inappréciables services.

A ceux-là, à tous, nous disons non pas « adieu », mais « au revoir », assurés que les liens tissés entre nous par trois années de captivité sont trop solides pour être rompus, assurés que nous nous reverrons, plus tard, dans la vie normale à laquelle nous aspirons tous.

L'ACTUALITE THEATRALE EN KOMMANDO

Au Kommando 305. — Le dimanche de Pâques, 25 avril, la troupe Jean Aubert donnait un spectacle de Variétés dans les dépendances d'une ferme, sur un plancher monté avec des planches de chars à fourrages, décoré de panneaux de papier sur cadres de bois et peints, éclairé par une herse et une rampe modestes et deux petits projecteurs.

Toute la troupe : monteurs, décorateurs, électriciens, accessoiristes, et surtout les chanteurs : Maillard, Rossignol, Sintilhac, Granthomme, Payot ; les acteurs : Grandhomme, Josquin, Chassagne, Regagne, Maillard, Payot, Dumont ; les musiciens : Grandhomme, Rousselle, Gagnant, se sont surpassés.

Le tonnerre d'applaudissements qui clôtura cette séance récréative fut la meilleure des récompenses pour tous.

LE BILLET DU STALAGUE

Depuis trois ans, que faisons-nous, sinon attendre ! Nous faisons patiemment la queue aux douches et chez le coiffeur, pour la soupe et pour le casse-croûte, à la porte du Camp ou du Kommando pour en sortir et même pour y rentrer.

Attente des lettres, attente des colis, attente du départ, attente de la fin du cauchemar que vit l'Europe, telle est notre vie.

Quand je songe à notre impatience passée... lorsque, il y a très longtemps, nous n'étions que des civils ! Je me refusais à faire la queue, aux guichets du métro comme à ceux du cinéma, je faisais retenir ma place de théâtre ou de chemin de fer pour ne pas risquer de perdre une minute à attendre... L'attente c'était l'horreur et la phobie de notre vie libre, sauf pour le paysan qui attendait le printemps pour les semailles, l'été pour la moisson, l'automne pour les vendanges et l'hiver pour le repos de la terre et le sien.

La captivité nous aura enseigné cette vertu cardinale qu'est la patience. Elle nous devait bien cela...

Et, au retour, nous ne tempérons plus lorsque, avec cette logique qui n'est qu'à elles, nos femmes nous diront : « Mon chéri, attends-moi une seconde, j'en ai pour une minute. »

Elles sont fichues de ne plus nous reconnaître et de demander le divorce.

MONSIEUR MATRICULE.

« AU SIGNAL VERT », KOMMANDO 3419

Au « Signal Vert », Kommando 3419. — Après dix mois d'activité, le théâtre du « Signal Vert » du Kommando 3419 vient d'interrompre ses séances pendant les mois d'été pour reprendre en septembre. Pendant cette période, la place est réservée aux sports ; sous la direction de Magnier s'est constituée une équipe de football qui déjà a disputé brillamment des matches inter-kommando.

Fondée en juillet 1942, la troupe théâtrale du « Signal Vert », après de modestes débuts, a pu, grâce à son actif directeur Jean Denis, donner des spectacles plus corsés et variés. En dehors des sketches et soirées de café-concert, le « Signal Vert » a présenté notamment : « Une fâcheuse méprise », comédie en 1 acte de Jean Denis, car, outre ses fonctions de directeur-interprète, notre camarade s'est révélé un auteur de talent. Nous lui devons également : « Fantaisie au clair de lune » ; « Mado », comédie dramatique en 2 actes qui fut l'un des principaux succès de la saison ; « Rêves d'Opium », fantaisie hawaïenne, revue à grand spectacle, eut la faveur du public par son originalité. Pour clôturer la saison, le 23 mai, Denis en collaboration avec Chanony, ont présenté « Une Journée au Studio », mise en caisse radio-phonique, qui a obtenu un gros succès.

Pour les décors, nous les devons à Léon Chevallier qui a toujours su se montrer à la hauteur de sa tâche malgré la pénurie de matériaux. Pour les costumes, notre camarade Jean Vincent, avec peu, a accompli des miracles.

Quant à la musique, Charles Fauchon a su grouper les quelques éléments dont nous disposions et mettre sur pied un orchestre présentable. Reste à signaler nos camarades Léon Chevallier, J. Vincent, Archier, Bisson, Bruneau qui tous ont fait de leur mieux. Dans les rôles féminins, René Magnier, Chanony, Rosswog se sont montrés excellents. Nous remercions tous ces camarades pour les bonnes heures d'oubli qu'ils nous ont procurées.

L'Observateur.

L'ACTUALITE THEATRALE A BATHORN

En plus de la collaboration substantielle qu'ils ont apportée aux conférences hebdomadaires sur la « Gaité française », nos camarades du théâtre, en dehors de leurs heures de travail, ont mis sur pied deux nouveaux programmes.

Eclectique, parce que voulant à bon droit satisfaire tous les goûts du public, la troupe officielle qui vagabonde de Kommando en Kommando présente, à Bathorn, « le Contrôleur des Wagons-lits », vaudeville célèbre dont le succès n'a pas baissé depuis sa création en 1898, et l'accueil que lui fit le public de Bathorn en est une nouvelle preuve. Il serait atteint de neurasthénie noire, le spectateur que ne dériderait pas cette succession de quiproquos, de situations imprévues, de mots et de répliques qui arrachent le rire ; et tout cela dans un mouvement

accéléral qui ne laisse pas reprendre haleine. Ah ! que c'est bon, un franc éclat de rire, surtout actuellement !

Sabrié, qui assurait la mise en scène, est un vieux routier du théâtre et en connaît toutes les ficelles ; il fut un meneur de jeu plein d'entrain et sut donner à l'œuvre sa cadence essentielle. Hortense créa l'un de ses meilleurs rôles féminins qui exigeait une souplesse, un jeu de nuances passant du soupir au sourire, de la colère au pardon. Millas leur donnait la réplique avec l'autorité et l'art achevés coutumiers. L'un des meilleurs fut certainement Schalikoff qui dessina une réjouissante caricature de belle-mère, minaüdière, poétesse et « emmielleuse ». Dubois était son mari désabusé, qui peint des croûtes avec sérénité. Dupire et Lambion composaient un savoureux couple banlieusard, plein de rondeur. Une fois de plus, Bouzy fut une coquette aguichante qui ne laissa pas insensible ce fonctionnaire digne et sévère que campait Lemaire. Villecrose fut un représentant madré et comédien et Moussou était ingénü à souhait. Piétois et Wery remplirent à souhait leur emploi ancillaire.

Mais il faut surtout noter l'homogénéité de la distribution, l'exécution minutieuse des accessoires et deux jolis décors de plein air de Gibrat qui ajoutèrent à cette impression d'ensemble dans lequel pas un détail ne cloche.

Et « le Contrôleur » commença son voyage en Kommando. Le 22 à Holte et le 23 à Dalum, il souleva des vagues de rire en apportant à nos camarades deux heures de gaieté et d'oubli.

Mais sa carrière s'arrête bientôt car, vous l'apprendrez par ailleurs, Bonnehon, Sabrié, Schalikoff et Moussou nous quittent. C'est notre camarade Lemaire qui a repris la direction du théâtre. Il met sur pied un programme (tous ces départs nous obligent à modifier notre répertoire) que nous vous présenterons lorsque notre camion, indisposé par une trop grande absorption de kilomètres, sera rétabli.

Nous tenons spécialement à remercier ici tous les Hommes de Confiance et chefs de Kommandos qui nous écrivent pour nous remercier de notre visite. Nous ne pouvons répondre à chacun. Si nous vous avons fait plaisir, si, pendant deux ou trois heures, nous avons favorisé l'évasion de votre esprit dans la gaieté, nous sommes contents, c'est notre plus belle récompense.

La jeune équipe sédentaire a présenté, à l'occasion de la Pentecôte, une pièce d'atmosphère en 3 actes : « Sud », de Paluel-Marmont. C'est une histoire de contrebande d'armes au profit des insoumis des déserts d'Afrique, et nous voyons, en diptyque, d'un côté, des trafiquants sans scrupules, de l'autre, nos soldats qui travaillent à la pacification du désert. Après une très originale présentation des acteurs, le premier acte nous montre l'entreprise commerciale camouflée, d'où partent les caisses de fusils. Le directeur en est Rolph, qu'incarne un Lemaître autoritaire et cynique, un Pablo dont le lourd passé n'a pas étouffé tout sentiment propre ainsi que Gaffet l'a montré par son jeu nuancé. Autour d'eux, évoluent, dans la personne de Cuaz et de Godtschalck, deux subalternes que Rolph entraîne dans son inquiétant sillage. En face, se dressent les belles figures d'officiers que Cerv et Clarenc nous montrent jeunes, pleins d'allant et de générosité, solidement appuyés sur l'expérience de leur aîné, le commandant dont Millas nous a laissé une figure énergique, et secondés par des soldats que personnifiaient Leonis (très sympathique, le sergent Hacem), Frigola et Chopart. Au milieu d'eux, s'insinue l'inquiétante silhouette de Djilalli, interprété par Huart. C'est Gaffet qui régla avec bonheur la mise en scène. L'orchestre Labbé meubla les entr'actes de morceaux de circonstance. L'ambiance saharienne était heureusement rendue par la musique de scène, des décors et des accessoires bien au point et surtout des costumes qui portaient la marque de notre maître tailleur Duret. M. G.

AUX AGENTS DES P.T.T.

Réalisée à la date du 1^{er} janvier 1943, la réforme administrative se présente sous les aspects :

1° d'une réforme de cadres comportant :

a) la création, sous le titre de « contrôleur stagiaire et de contrôleur », d'un personnel d'encadrement dont le recrutement s'effectuera à partir de 1944, partie parmi les « commis ancienne formule » non intégrés en 1943 dans le nouveau cadre de contrôle, partie parmi les candidats reçus au concours de contrôleur stagiaire. (L'intégration des commis ancienne formule dans le cadre « contrôleur » se fera probablement par le moyen d'une liste d'aptitude basée sur la notation. La même méthode sera employée pour le passage des commis nouvelle formule dans la catégorie « commis principaux ».)

b) la constitution d'un cadre unique de personnel d'exécution provenant de la fusion des catégories suivantes :

reliquat des emplois de commis masculins et féminins non transformés en emplois de contrôleur — totalité des emplois de dames commis adjointes, d'agents manipulateurs, de dames employées, de commis d'ordre et de comptabilité.

c) Dans la nouvelle hiérarchie, le contrôleur devient contrôleur principal ; le contrôleur principal devient chef de section. L'ancien commis se nomme contrôleur ; le « surnu », contrôleur stagiaire ; le manipulateur, commis ; le facteur receveur, receveur distributeur.

L'Administration fixera ultérieurement les attributions de ces nouvelles catégories.

2° Surclassement important des recettes postales.

3° Rajustement à peu près général des traitements, axé sur le rétablissement de la parité des commis des postes, avec son ancien homologue des régions financières et du facteur avec le douanier.

Les nouveaux traitements et échelons portent effet du 1. 1. 1943.

Le personnel des Services Extérieurs est divisé en cinq catégories :

I. Personnel supérieur : d'Inspecteur général à Receveur de 2^e classe et Ingénieurs des travaux.

II. Personnel de contrôle et de maîtrise : de Receveur de 2^e classe à Agent principal de surveillance et Contrôleur stagiaire.

III. Personnel d'exploitation : de Commis principaux, Commis, Receveurs distributeurs à Aides.

IV. Personnel de distribution et transport des dépêches : de Brigadier chargeur, Agent de surveillance, Courrier ambulant, Facteur, etc., jusqu'à Planton titulaire.

V. Personnel des ateliers et services de Construction : d'Ouvrier d'Etat de 5^e catégorie, Chef d'équipe des lignes, Agent des lignes, etc., jusqu'à Homme de service.

Voilà, chers camarades, les grandes lignes de la réforme attendue depuis si longtemps. Ne pouvant à cette place mentionner tous les traitements, il sera répondu à toute demande personnelle de renseignements à ce sujet. (Bien préciser le grade, le dernier échelon et sa date.) De nombreux camarades réclament l'envoi du « Courrier des Examens ». A chaque fois, une demande d'abonnement est transmise au Secrétariat général. Mais depuis janvier 1943, aucun exemplaire n'est arrivé. Je suppose que sa parution, qui avait été déjà réduite, est complètement supprimée, faute de papier.

Raymond GIRARD, Mle 110, Secrétaire Groupement P.T.T. Stalag VI/C.

AVIS AUX CHEMINOTS

Je serais très reconnaissant aux cheminots qui se trouvent en Kommando de vouloir bien se signaler en faisant parvenir, par l'intermédiaire des Hommes de Confiance, leurs nom, prénom, adresse civile, emploi à la S.N.C.F., établissement d'attache.

Ces renseignements faciliteront la tâche du groupement si, comme on l'espère toujours, de la documentation nous est envoyée.

Jean ROUBY, Mle 15691 VI/C.

DIVERTISSEMENTS

MOTS EN LOSANGE

×	Commence le trimestre.
×	Fantaisie.
×	Epreuve de la fatigue.
×	Poussera.
×	Se dit d'une substance susceptible de cristalliser sous 3 formes différentes.
×	Agacai.
×	Conquérant hongrois mort en 907.
×	Interjection.
×	Peut porter l'accent grave.

MOTS EN OCTOGONE

×	Planche de bois.
×	Terre à laquelle on a donné une 2 ^e façon.
×	Petite aile.
×	Manque d'activité.
×	Chiens à poils longs.
×	Etend.
×	Fin de participe.